

Giuseppe Cafasso qui assista une soixantaine de condamnés à mort en les accompagnant du «Confortatorio» à l'échafaud où le bourreau attendait la victime, dut connaître les plus profonds abîmes de la conscience humaine s'il amadouait les criminels les plus violents comme ce Francesco Delpero, dit «le tigre» pour ses noirs délits, qui mourut justicié à Bra, résigné et serein, et ce Michel Boglietti assassin sanguinaire qui devint, par ses colloques avec le «Prêtre de la Potence» timide comme un enfant au point d'accepter une commission que le bon prêtre lui confia rien moins que pour le paradis.

«Vous irez direct au Ciel sans effleurer même le purgatoire. Vous expiez déjà aujourd'hui votre péché en courbant la tête devant l'homme de Dieu avant même devant l'homme de la loi qui t'entourera le cou avec la corde. Mais nous bénédisons la corde au nom du Père, et du Fils, et du saint-Esprit. Et la corde au cou libèrera ton âme, ô frère. Et tu seras avec Dieu dans le Paradis, avec le bon larron Dismas, écoutez la parole consolante de Jésus. Et les cieus furent ouverts.»

Et certainement, Piero Mottino, comme les autres d'avant et ceux d'après, après avoir entendu les paroles du «Prêtre de la Potence» alla à la rencontre de «notre soeur la mort corporelle». Ce n'est pas autrement qu'au Golgotha le bon larron Dismas, écoutez la parole consolante de Jésus. Et les cieus furent ouverts.

Giuseppe Cafasso accomplissait ainsi deux actions pieuses de grande beauté chrétienne pour les justiciés. La première dans le «Confortatorio» où il venait non pas seulement une seule fois, mais plusieurs fois suivant les cas, les circonstances et les besoins des âmes de ceux qui se préparaient au grand jour.

La seconde action consistait ensuite à rester auprès du condamné dans la fatale matinée de l'exécution qui avait lieu d'habitude au «Carrefour de la Potence». Au son lugubre d'une cloche, se formait le dernier cortège. Les Frères de la Miséricorde assistaient le condamné dans ces terribles heures. Et je suis heureux de rappeler que la noble association existe encore de nos jours, même si elle a changé de fin, puisqu'elle s'occupe de racheter les prisonniers. C'est une preuve que la piété de notre Turin survit à l'évolution des temps et au changement des événements.

Près du condamné, sur une charrette appropriée, prenaient place le bourreau et un prêtre. La foule qui voyait passer le cortège macabre reconnaissait presque toujours la caractéristique et bonne physionomie de **don Cafasso** puisque c'était lui que presque tous les condamnés voulaient comme ultime compagnon. C'était lui qui bénissait la corde en la mettant au cou comme symbole et signe de possession de la mort déjà à l'affût. Beaucoup de fois, des condamnés se convertirent durant ce dernier voyage. Certainement, dans ce moment de la veille immédiate, le corps exténué, incapable de réagir, devient presque un froid mécanisme automatique au dedans duquel l'âme se débat prisonnière comme la chrysalide invoquant le ciel. On cite par exemple le cas de Carlo Demichelis, assassin de sa belle-mère qui, devant l'image de la Madone de la Consolata représentée au n° 8 de la Via del Carmine, demanda spontanément la confession et l'absolution.

Le **Cafasso** avait une manière toute siennoise d'accompagner ces malheureux au dernier pas. Vigilant et serein, plein d'humanité et de dignité, il savait adapter ses paroles et ses gestes aux diverses circonstances et aux tempéraments les plus variés. Le cardinal Cagliero

rapporte par exemple un souvenir de jeunesse durant l'hiver 1853 : le maire de la Miséricorde a bandé les yeux du coupable et voici que s'avance **don Cafasso** qui, avec le crucifix à la main, reste près du mourant, le soutenant de ses prières et de son affection paternelle. Ensuite, l'absolution donnée, montant sur l'estrade même par l'escalier de gauche, pendant que le condamné y accédait par celui de droite, **don Cafasso** semblait alors se transfigurer en ange de la bonne mort qui déjà allait célébrer la Messe en suffrage de l'âme à peine libérée de la terre, à l'église de la Miséricorde...

Et certainement, combien devait-il aimer ces malheureux qui expiaient durement leurs fautes engendrées par les instincts, jaillissant des passions, germant de la mauvaise éducation et des pires compagnies, alimentées par divers vices, s'il les appelait «mes saints pendus».

Sur l'échafaud, avant d'administrer la dernière absolution, il leur confiait ses commissions pour la Ste Vierge. «Écoutez, disait-il, moi je ne prête pas mon assistance pour rien : si je vous demandais un service, me le refuseriez-vous ?» C'était sa demande habituelle. «Quel service puis-je vous rendre, moi, dans l'état où je me trouve ?» Et le Saint : «Voici le service : à peine mort, vous irez de suite en Paradis. Alors...» - «Tout de suite en Paradis ?! Pas même en purgatoire ?» - «Non, vous n'y irez pas, mais direct en Paradis. Aussi, quand vous y serez, vous vous rendrez de suite remercier la Ste Vierge». «Comment ? la Ste Vierge avant le Seigneur ?» - «Oui, avant le Seigneur». - «Mais le Seigneur ne s'en offensera pas ?» - «Non il ne s'en offensera pas». - «Et s'il s'en offensait, je lui dirais que ce fut don Cafasso qui me le conseilla». - «Oui, oui; quand vous serez devant Elle, vous vous agenouillerez à ses pieds, vous la remercirez et lui direz de me préparer aussi la place.»

La ferme Foi du Saint passait dans ses protégés. «Je pars maintenant faire ma commission à la Ste Vierge», lui disait tout joyeux un condamné en montant les gradins de l'échafaud. Et Fagiani, brigand de route, quand il sentit que le bourreau se préparait à lui donner la dernière poussée, dit, souriant, au Saint : «Dans un moment, la commission sera faite.»

Un seul en montant, une planche s'étant rompu sous ses pieds, fut sur le point de lancer un demi-blasphème mais, retenu par le saint, il l'arrête à moitié, en demandant pardon à Dieu et en recevant l'absolution avant que le bourreau ne lui resserre le cou avec la corde.

Des résultats aussi merveilleux faisaient exclamer les exécuteurs qu'en présence de **don Cafasso**, la mort n'était plus la mort, mais une joie, un réconfort, un plaisir. Et il arrivait que les condamnés, en parcourant le chemin vers l'échafaud, semblaient aller non pas à la mort, mais à un triomphe. De leur contentement, ils donnaient une claire attestation à la foule curieuse.

- «Est-il croyable, disait l'un en jetant un regard autour de l'échafaud, que le plus tranquille parmi cette foule, ce soit moi ?» Et un autre : «Qui pourrait croire que le plus content de tous ceux qui sont ici, c'est moi ?» Puis, s'adressant aux assistants : «Priez pour moi, j'espère prier dans quelques instants pour vous». Et tout cela sans jamais laisser transparaître dans leurs actes ou sur leur visage le plus petit trouble.

D'autres édifiaient la foule avec la confession de leur repentir. «Mes frères qui me voyez, s'exclamait l'un d'eux, sachez que je suis sur le bord de l'éternité et dans un moment j'y entrerais. Heureux serais-je si je ne l'avais jamais oubliée !». «Jusqu'ici j'ai tout râté, disait un autre, mais j'espère réussir la dernière chose de ma vie et celle-ci compensera toutes les autres.»



L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

Numéro 129 - SEPTEMBRE - OCTOBRE 2018

Lettre de liaison de l'Apostolat de la Prière - Institut Mater Boni Consilii
350, route de Mouchy - 58 400 RAVEAU. COURRIEL : apostolat.priere@orange.fr



Chers associés, l'intention du mois d'octobre est pour la conversion des pécheurs moribonds. Le moment de notre mort est le plus important de notre vie ! Car bien mourir, c'est assurer le salut de son âme et c'est la dernière planche de salut pour les pécheurs de réparer une vie râtée, gâchée par le péché ! La conversion des pécheurs moribonds est donc une intention qui devrait nous tenir à coeur en tant qu'associés de l'Apostolat de la Prière. Aujourd'hui, les hôpitaux sont remplis de mourants qui s'en vont vers l'éternité sans prêtre, sans sacrements, sans fidèles qui les aident à prier, à se repentir et à offrir leur vie à Dieu. Notre seul moyen de les atteindre est donc la prière, mais ce moyen est très puissant ! Vous trouverez ci-après deux belles histoires de mourants ou plus exactement de... condamnés à mort ! A l'heure où François fait corriger les catéchismes pour y affirmer au mépris de la Parole de Dieu et de l'enseignement de l'Eglise que la peine de mort est toujours inadmissible, il n'est pas inutile de rappeler que beaucoup de délinquants méritent le Ciel uniquement grâce à la justice humaine qui inflige justement à certains criminels la peine de mort.

La 1^{ère} histoire est tirée d'un **Message du Sacré-Coeur** - bulletin de l'Apostolat de la Prière - de... 1864 ! **La 2^{ème}** est tirée d'un petit opuscule en italien en l'honneur de S. Joseph Cafasso, saint turinois contemporain de S. Jean Bosco qui, entre tant d'autres oeuvres de miséricorde, accompagnait les condamnés à mort jusqu'à la potence et tous faisaient entre ses mains des morts de saints ! Il en accompagna ainsi plus de 60 ! Nous aurions pu rajouter la bonne mort de **Louis Mandrin** (1725-1755), très célèbre brigand et criminel du Dauphiné. Mais qui sait que celui-ci sa rendit à l'échafaud repentant et y dit à la foule avant de mourir : «Je demande pardon à Dieu, au roi et à la justice, de tous mes crimes et attentats» ? **En lisant ces histoires extraordinaires, on comprend mieux la nécessité de prier pour la conversion des pécheurs moribonds !**

1) CONVERSION MIRACULEUSE D'UN CONDAMNÉ À MORT LUTHÉRIEN

A qui faut-il attribuer, après Dieu et sa Mère Immaculée, le mérite de cette merveilleuse conversion ? Ce n'est sûrement pas à l'apostolat de la parole, puisque le prêtre qui en fut le principal instrument ignorait la langue du condamné ; n'est-ce pas de façon évidente aux prières d'un bon prêtre et de toutes les saintes âmes qui s'unirent à lui pour solliciter les grâces célestes ? **Grâces à ces ferventes prières, deux mots de mauvais allemand produisirent plus d'effet que n'en produisent souvent les plus éloquents discours. Grande leçon et grand encouragement pour les Associés de l'Apostolat de la Prière !**

Le mardi 8 juillet 1862, se répandit à Vicence la

funeste nouvelle qu'un soldat hongrois, **Mathias Szalai**, condamné à mort pour l'homicide d'un des habitants, devait être exécuté dans deux jours. Dans la soirée de ce même mardi, le prêtre **Antoine Giorgio** pensant, comme beaucoup d'autres, qu'il était possible comme à tout un chacun de visiter le condamné, se sentit pressé du désir de lui porter quelque secours ; prenant donc une médaille de Marie Immaculée et une image de S. Joseph, il se dirigea vers la caserne de S. Sylvestre où se trouvait le condamné. A quelques pas de là, le prêtre voit un soldat qui semble italien, il le prie de l'accompagner jusque dans la caserne, puis demande au sergent du poste s'il peut parler au condamné. Le sergent hésite d'abord quelque temps et finit par dire que l'heure est trop avancée. «C'est que, lui dit don Antoine, je voudrais donner à ce malheureux cette médaille de Marie Immaculée et cette image de S. Joseph». «Donnez-les moi, dit le sergent, je les lui remettrai». «Non, reprend don Antoine, je serais heureux de les lui donner moi-même : la présence du prêtre en ce moment peut lui faire beaucoup de bien.» Le sergent court aussitôt vers le condamné et, revenant vers don Antoine, lui dit : «Veuillez me suivre, je suis à vos ordres.» A peine entré dans la prison, don Antoine baise par deux fois le front quelque peu sombre du condamné tandis que celui-ci en signe de respect et d'amour, baise la main de don Antoine. Alors, le prêtre demande au sergent si le condamné comprend l'allemand et, sur sa réponse affirmative, il lui montre la médaille de la B. V. Immaculée en disant : «Mutter Gottes, la mère de Dieu». Il met ensuite sous ses yeux l'image de S. Joseph, mais comme il ne connaît que fort peu de paroles allemandes, il l'exhorte par signes, comme il le ferait pour un moribond, lui montre le ciel de la main et l'engage à y diriger ses regards et ses prières en disant : «Die kranken». Puis, se tournant vers le sergent : «Est-il catholique ?», lui dit-il. «Non, répond le sergent, il est luthérien ; si vous étiez venu un peu plus tôt, vous auriez trouvé ici le ministre de sa religion». Don Antoine, pénétré d'une profonde douleur et animé d'une confiance plus vive encore en la Vierge Immaculée et en S. Joseph, reprend la médaille de Marie qu'il a déposée sur une table auprès du condamné, la lui montre de nouveau en s'écriant avec une expression de ferveur et de tendresse plus grande encore que la première fois : «Mutter Gottes, la Mère de Dieu» ; reprenant de même l'image de S. Joseph, il ne prononce aucune parole, mais l'engage par ses signes à prier et puis, les mains élevées en suppliant, portant ses regards du condamné vers le ciel et, du ciel sur le condamné, tel quelqu'un qui se sent inspiré, il s'écrie : «Catholique, catholique». «Demain, demain», répartit le condamné. Le prêtre surpris, demande au sergent qui se trouve encore là, si le condamné l'a compris. Le sergent ayant répondu que oui. «Eh bien, continue don

Antoine, sergent, vous êtes témoin que le condamné m'attend demain ; alors, il embrasse le condamné en lui répétant : «Morgen, demain» ; et, par les signes les plus affectueux, il le salue jusqu'à ce qu'il atteigne le seuil de la prison, puis quitte la caserne.

Il se rend aussitôt chez Mgr le Pro-Vicaire général, Louis Gallo, pour obtenir de lui tous les pouvoirs nécessaires dans la ferme confiance que le jour suivant le condamné embrasserait le catholicisme. Mgr le Pro-Vicaire lui accorde tous les pouvoirs, mais non sans lui conseiller d'examiner mûrement la chose. Don Antoine recommande cette importante affaire aux prières de quelques ferventes religieuses et rentre au grand séminaire, le jour étant déjà avancé. Il sent alors sa confiance s'accroître grandement selon qu'il le témoigne lui-même à quelques-uns de ses confrères auxquels il raconte ce qui venait de lui arriver.

Le lendemain, mercredi 9 juillet, s'étant levé de grand matin pour ne pas manquer l'heure, et persuadé comme beaucoup d'autres que le jeudi serait le jour de l'exécution, il se rend en toute hâte à l'église de Ste Lucie pour célébrer la Ste Messe. Il choisit, pour offrir le S. Sacrifice, l'autel dédié à la Vierge Immaculée ; à peine avait-il terminé l'Introït qu'il se sent pressé par une impulsion irrésistible de demander avec instance la grâce de cette conversion à Notre-Dame de Spolète qui, depuis quelques mois, ainsi que l'atteste solennellement l'archevêque, opère d'éclatants miracles ; il cède donc à l'inspiration. Après avoir célébré le divin Sacrifice et supplié les religieux de la famille Séraphique de S. François de vouloir bien assister à la Messe conventuelle en l'honneur de Notre-Dame de Spolète, don Antoine, aidé des conseils d'un autre prêtre zélé, monte en voiture vers 6 h.45 pour aller à la caserne de S. Sylvestre ; il est introduit dans un appartement dans lequel se trouve avec le sergent un officier. Gracieusement accueilli par l'un et l'autre, le prêtre demande qu'il lui soit permis de visiter la condamné. Alors, le sergent, bien qu'avec hésitation, répond qu'il ne peut pas accorder cette permission. Don Antoine, profondément affligé, proteste qu'il ne cherche pas autre chose que la Gloire de Dieu et celle de Marie dans la conversion de ce condamné, conversion qu'il tient pour assurée. «Ah ! ceci est une bonne chose, dit l'officier au sergent, pourquoi ne la ferait-on pas ? Et se tournant vers don Antoine : «Je vous connais, je vous ai vu en 1859 au milieu des blessés ; sergent, conduisez-le et moi je vous suis».

Le prêtre accompagné du sergent, ainsi que de l'officier qui reste un peu en arrière, entre dans la prison, baise sur le front le condamné qui lui-même en signe de respect lui baise la main ; s'étant ensuite placé à son côté, il adresse ces paroles au sergent qui se tient vis-à-vis : «Dites au condamné que je lui apporte le Paradis». Il le fait en effet et le condamné l'écoute avec tranquillité et attention. «Mais, dites-lui, ajoute-t-il, que, pour entrer sûrement dans le Paradis, il faut qu'il entre dans la religion catholique.» A peine le sergent eut-il rapporté ces paroles au condamné que celui-ci répond aussitôt résolument : «Je veux me faire catholique» selon ce que le sergent qui sert d'interprète rapporte à don Antoine ; mais don Antoine ne se contentant pas de cette seule déclaration dans une affaire de si grande importance, prie le sergent de lui demander de nouveau s'il veut bien sincèrement se faire catholique et une seconde fois, le condamné répond avec assurance : «Je

veux me faire catholique». «Eh bien, dit alors don Antoine au sergent, vous en êtes témoin, le condamné veut se faire catholique ; je vais rendre compte de tout à Mgr l'Evêque ; veuillez dire au condamné que je serai bientôt de retour.»

Mgr accueille avec grande joie cette consolante nouvelle et, poussé par son zèle de Pasteur des âmes, il remet aussitôt à don Antoine une lettre pour le commandant de place le priant de pourvoir à ce que le prêtre pût librement accomplir l'oeuvre que le Seigneur avait commencée ; il lui remet en même temps un billet pour un certain M. Wegh, hongrois employé au tribunal, pour qu'il voulut bien servir d'interprète auprès du prêtre.

M. Wegh, comprenant d'abord la sainteté de l'entreprise : «Ah, dit-il, je le ferai volontiers ; soyez-en certain, je ne le quitterai pas». Ils se rendent en effet ensemble vers les 11 h. chez M. le commandant de place qui les reçoit avec une grande bonté. Le commandant dit au prêtre que c'est là une affaire de la plus haute importance et dans laquelle il faut procéder avec toute la circonspection possible ; M. Wegh et le sergent sont envoyés vers le condamné pour s'assurer de nouveau en tant que témoins de sa réelle volonté ; don Antoine, demeurant non sans quelque inquiétude avec le commandant et son secrétaire, prie intérieurement la Vierge de Spolète.

Après un examen consciencieux, M. Wegh et le sergent déposent ensemble : «La résolution prise par le condamné d'embrasser le catholicisme est spontanée, libre et ferme, il ne se propose que d'obtenir la Vie éternelle ; c'est un dessein qu'il a formé dès sa jeunesse mais qu'il n'a pu exécuter, empêché qu'il en était par sa propre mère.» Le commandant et son secrétaire rapportent cette disposition au général et obtiennent de lui cette réponse pour don Antoine : «Le général est très reconnaissant à don Antoine de l'oeuvre qu'il a faite et il confie le soin de la continuer au prêtre catholique hongrois, aumônier de la garnison.»

L'aumônier visite sur l'heure même le condamné, l'interroge longuement et voit qu'il est ferme et constant dans sa résolution. Il se met donc à l'instruire des vérités fondamentales de la Religion catholique, lui montrant en même temps les erreurs opposées. Tel qu'un écolier docile, le condamné est suspendu aux lèvres du prêtre zélé qui lui parle. Don Antoine, retiré pendant ce temps en un lieu d'où il peut apercevoir le condamné, supplie le divin Esprit, Marie et Joseph de vouloir bien poursuivre l'oeuvre de la grâce. L'aumônier, étant venu vers lui, lui dit plein de joie : «Tout va bien, il est bien déterminé et le ministre luthérien qui doit venir ce soir verra échouer tous ses efforts.» C'est ce qui eut lieu en effet. Le ministre se rendit chez le condamné pour qui le séminaire, les ordres religieux, les congrégations priaient la Vierge de Spolète, et il demeura inébranlable et sortit vainqueur de la lutte.

Le lendemain matin, don Antoine célèbre la Messe votive en l'honneur de Marie pour que le Seigneur dans sa Miséricorde daignât accorder au condamné les dispositions nécessaires afin de bien recevoir les sacrements ; vers 9h., tandis qu'on prie de toutes parts, il se rend à la caserne de S. Sylvestre, désireux de voir s'accomplir l'oeuvre de la grâce. A peine entré, il voit l'aumônier hongrois qui, au milieu d'une procession de soldats recueillis, porte le Très S. Sacrement que l'on a placé sur une table disposée à cet effet ; en présence de nombreux témoins, le converti fait solennellement son

abjuration, confesse ses fautes et, ayant renouvelé son abjuration, reçoit le Pain des anges ; il reçoit ce Pain des forts avec une piété et un recueillement tels que tous en sont touchés. Un officier étant allé à don Antoine qui s'est retiré à l'écart pour prier, lui dit : «Il a tout fait avec une grande dévotion.»

A 6h. de l'après-midi, Mgr l'évêque fit couler sur le front serein et tranquille du converti l'huile du salut ; il changea son nom de baptême de Mathias en ceux de Marie et Joseph à l'intercession desquels il devait d'être catholique. Par la grâce de la confirmation, il lui procura un nouveau secours pour soutenir le dernier combat et le prêtre Antoine Giorgio, rempli de joie, lui servit de parrain. Dans cette soirée qui précédait l'exécution, le séminaire, les ordres religieux, les congrégations redoublaient leurs prières à Notre-Dame de Spolète afin que le démon ne put rien sur cette proie qui venait de lui être ravie d'une manière si merveilleuse.

Dans la matinée du lendemain, vendredi 11 juillet, jour de l'exécution, don Antoine célébrant la Messe à l'autel de la B. V. Immaculée pour que l'âme de Joseph entrât en possession de la Vie éternelle, se sentit fortement inspiré d'accompagner le condamné, ne fut-ce que de loin et de célébrer ensuite sur le Champ de Mars les gloires de Notre-Dame de Spolète.

Entrant dans la caserne de S. Sylvestre avec l'aumônier hongrois, il distribua environ 400 médailles de Marie Immaculée aux soldats qui accouraient en foule pour les recevoir et il désirait accompagner au dernier supplice avec cette médaille bénie celui qui, à sa vue, touché de la grâce, avait dit : «Je veux me faire catholique, je veux me faire catholique». 7h45 sonnèrent et Joseph-Marie avec un calme paisible, une sérénité de visage digne d'envie, à côté de l'aumônier hongrois revêtu des ornements sacrés, marchait d'un pas ferme et assuré vers le lieu de son supplice. Venait ensuite la troupe, puis le convoi du condamné ; en tête du peuple marchait le prêtre Antoine Giorgio qui, jusqu'au lieu du supplice, ne cessa de réciter le saint Rosaire.

Le condamné, était déjà près du lieu du supplice, mais le moment de la mort était encore éloigné. Durant cette longue attente, don Antoine et tous ceux qui l'entouraient priaient avec ferveur pour Joseph-Marie. Celui-ci priait de son côté et disait à l'aumônier qui l'exhortait à ne pas regarder le lieu de son supplice : «Ah ! je le regarde et je le regarde avec tranquillité ; je ne crains pas la mort ; je sais que je l'ai méritée, j'ai péché, mais j'en suis repentant et j'espère mon pardon du Seigneur». Puis il ajoutait : «Si la vie me restait encore, je devrais me résigner à la volonté divine ; mais j'ai une telle confiance d'entrer dans le Paradis que je désire ardemment voir se hâter le moment de ma mort.» Ses paroles, ses actions étaient celles d'une âme pénitente qui, dans sa ferveur, désire de se dissoudre pour être avec Jésus-Christ.

Une voix alors se fait entendre : «Voici que le condamné monte au gibet». Don Antoine à ce moment, agenouillé, le visage tourné vers le gibet, priait : «Jésus, Marie, Joseph, je vous recommande son âme...» Il priait, il bénissait... Le condamné, déjà lié à l'instrument du supplice, le regard baissé vers la fosse : «Terre, dit-il, reçois mon cadavre, puis élevant les yeux au ciel : Jésus, Marie, Joseph, je vous recommande mon âme...» et, en cet instant, la justice humaine était satisfaite et son âme bénie passait à l'éternel repos. Une blancheur inaccoutumée répandue sur le visage du condamné jusqu'au moment de la sépulture fut un objet

d'étonnement pour un très grand nombre. Aussi des sentiments de piété, de tendresse et d'émotion s'éveillèrent-ils dans tous ceux qui en furent témoins. Don Antoine, après avoir récité avec ceux qui se trouvaient autour de lui, le *De Profundis*, raconta sur le Champ de Mars la conversion de Joseph Marie en célébrant les gloires de Notre-Dame de Spolète.

Interrogé sur la mort du condamné, l'aumônier hongrois répondait qu'à la manière dont il l'avait vu disposé à la mort, il lui semblait qu'il avait dû mener toujours une vie innocente, ajoutant qu'il n'avait jamais été témoin d'une mort aussi sainte et aussi heureuse.

2) A L'ÉCHAFAUD DE LA POTENCE AVEC 'SES SAINTS PENDUS'

Curieux déjeuner que celui de Rivalba (commune bordant Turin), qui eut comme convives **don Cafasso** et Piero Mottino, dit le «bersagliere de Candia» (village proche de Turin), bandit de profession, incendiaire, bandit de grand chemin et homicide. Il avait à peine 23 ans, le chef de bande de la troupe héritière de celle des frères Artusio qui répandait la terreur dans les campagnes.

Une auréole quasi légendaire de chevalerie brigantesque accompagnait la réputation croissante et terrible du très jeune bandit qui avait réussi à fuir le 4 novembre 1849 quand sa bande avait donné l'assaut à la ferme Gardina dans le village de Bianzè (village peu éloigné de Verrua Savoia). Lors de cette journée tragique, le chef de bande avait perdu deux compagnons et Piero Mottino, devenu oiseau des bois, accepta un rendez-vous avec **don Cafasso** et se rendit à Rivalba justement pour rencontrer le saint prêtre.

Qu'est-ce que se dirent ces deux hommes si différents assis à la même table ? Dans la vie de **S. Cafasso**, on ne trouve pas beaucoup de détails, mais certainement la discussion sur la vie et ses buts, la rédemption et l'expiation ont dû être les thèmes de ce colloque que le bandit accepta à une seule condition : autour d'une bonne table préparée en plein air pour être bien sûr de pouvoir prendre la tangente au premier lointain signal de quelque force suspecte dans les alentours.

Quelques années après, les deux hommes devaient se voir encore à un autre déjeuner bien différent. Le jeune bandit capturé en 1854, après le procès qui le condamne à mort, est confié comme d'usage à la Confraternité de la Miséricorde qui a le pieux devoir de conduire les condamnés dans la pièce dite du «confortatorio» (lieu où le condamné prenait son dernier repas). Ici, Piero Mottino, comme ceux qui le précédèrent et le suivirent, est assis sur un petit lit, les chaînes aux pieds, dans l'attente de la tragique heure de l'expiation. Pour la dernière fois, sont enlevées au condamné les chaînes des mains et on lui sert le dernier repas. Eh bien, ce fut à ce repas de veille macabre que le «bersagliere de Candia» se trouva en face de **Giuseppe Caffaso** appelé le «Prêtre de la Potence» comme seul invité.

Peut-être que, invisible aux yeux humains, mais déjà auréolé de la lumière de l'expiation, l'Ange de la bonne mort était dans la salle du «confortatorio» entre le prêtre et le criminel. Et, encore une fois certainement, comme en ce repas servi dans la jardin de Rivalba quelques années auparavant, les mêmes thèmes durent être affrontés tandis que les heures agonisaient ineluctablement. Que dit le bon prêtre au terrible bandit?... Quelles paroles trouva-t-il dans son âme fulgurante de Foi et de piété pour consoler le moribond qui, en pleine et saine jeunesse, devait donner un si tragique adieu à la vie?